

UN ENFANT DE L'AMOUR

DU MÊME AUTEUR

- Les Grand-mères*, Flammarion, 2005
Le Rêve le plus doux, Flammarion, 2004
Mara et Dann, Flammarion, 2001
Le Monde de Ben, Flammarion, 2000
La Marche dans l'ombre, Albin Michel, 1998
La Cité promise, Albin Michel, 1997
L'Amour encore, Albin Michel, 1996
Rires d'Afrique, Albin Michel, 1996
Vaincue par la brousse, 10/18, 1995
Dans ma peau, Albin Michel, 1995
Rires d'Afrique, Albin Michel, 1993
Notre amie Judith, Albin Michel, 1993
L'Habitude d'aimer, Albin Michel, 1992
Le Cinquième Enfant, Albin Michel, 1990
Descente aux enfers, Albin Michel, 1988
La Madone noire, Albin Michel, 1988
Le vent emporte nos paroles..., Albin Michel, 1987
La Terroriste, Albin Michel, 1986
Si vieillesse pouvait, Albin Michel, 1985
Journal d'une voisine, Albin Michel, 1984
Les Chats en particulier, Albin Michel, 1984
Mariage entre les zones 3, 4 et 5, Seuil, 1983
L'Écho lointain de l'orage, Albin Michel, 1983
Mémoires d'une survivante, Albin Michel, 1982
Shikasta, Seuil, 1982
L'Été avant la nuit, Albin Michel, 1981
Un homme et deux femmes, 10/18, 1981
Nouvelles africaines, Albin Michel, 1980
Les Enfants de la violence, Albin Michel, 1978
Le Carnet d'or, Albin Michel, 1976

Doris LESSING

UN ENFANT DE L'AMOUR

*Traduit de l'anglais
par Isabelle D. Philippe*

Flammarion

Titre original : *A Love Child*
Éditeur *original* : Flamingo, an imprint of
HarperCollinsPublishers
© Doris Lessing, 2003
Pour la traduction française :
© Flammarion, 2007
ISBN : 978-2-0812-0114-9

Un jeune homme descendit d'un train à Reading ; il donna à la valise qu'il tenait un mouvement si maladroit qu'elle faillit heurter le visage d'un autre jeune homme. Ce dernier se retourna en portant une main à sa tête pour donner plus de poids à son indignation, mais son froncement de sourcils s'effaça dans l'instant, et il s'écria :

— James Reid. Mais c'est Jimmy Reid !

Tous deux se serrèrent la main et se tapèrent dans le dos dans le nuage de vapeur qui s'échappait en sifflant de la motrice.

Deux ans plus tôt ils avaient été ensemble au lycée. Depuis cette époque, James suivait des cours de gestion et de comptabilité ; il avait salué la nouvelle que Donald « faisait de la politique » par un « Bravo, un métier qui paie bien ! » Car Donald avait toujours su tirer parti des aubaines qui se présentaient à lui, des voyages et des circonstances, alors que lui, James, continuait à compter chaque

sou. « Nous allons devoir compter chaque sou, j'en ai peur. » C'était ce qu'il entendait à la maison, bien trop souvent. Et, il en était à présent persuadé, la plupart du temps sans raison.

Donald avait brillé dans des débats d'opinion et dans le monde du théâtre, puis fondé une revue intitulée *New Socialist Thought*¹. James, de son côté, n'avait jamais eu une idée bien précise de ce qu'il voulait faire. Il lui suffisait de ne pas être obligé de rester assis à un bureau de neuf à cinq. Sa mère lui avait seriné : « Passe ton bac, chéri, il te sera utile. » Son père, lui, répétait : « Ne perds pas ton temps à l'université, tu apprendras davantage à l'école de la vie. » Même s'ils n'avaient pas eu les moyens de lui payer l'université.

— Où vas-tu comme ça ? lui demanda Donald.

— Je rentre chez moi.

— Tu as l'air bien sombre. Quelque chose ne va pas ?

À Donald, cet être aimable dont le visage rond et souriant invitait à la franchise, avec la certitude d'être compris, il était facile de confier ce qu'il était sûr de n'avoir jamais laissé entendre à personne :

— Rentrer chez moi n'est-il pas une raison suffisante ?

Donald éclata de rire, et proposa aussitôt :

— Alors viens avec moi. Je vais à l'université d'été des Jeunes socialistes.

— Mais mes parents m'attendent !

— Appelle-les. Allez !

1. *La Nouvelle Pensée socialiste. (N.d.T.)*

Il se dirigeait déjà vers le salon de thé, où il devait bien y avoir un téléphone.

James se souvint que Donald partait toujours du principe que tout était facile, et pour lui tout l'était en effet. Pour James en revanche, téléphoner à la maison et annoncer : « Je ne rentrerai pas ce week-end » représentait toute une histoire, une chose qui demandait de réfléchir, de faire des plans, de s'armer de précautions, de peser les si et les mais. Mais voilà qu'il était au téléphone, alors qu'une serveuse souriait aux deux jeunes gens et que Donald encourageait son camarade par des mimiques.

— Ça ne vous dérange pas si vous ne me voyez pas avant lundi soir ?

— Bien sûr que non, chéri.

Sa mère pensait qu'il devait sortir davantage, se faire des amis. Il le savait, mais il lui avait fallu Donald. Les deux garçons prirent un train qui repartait pour la destination d'où James venait d'arriver. À présent, adieu la monotonie d'une nouvelle journée passée à gratter du papier. Ils étaient en route pour l'aventure.

C'est ainsi que commença le magnifique été 1938 qui avait tout changé pour James. L'université d'été de ce week-end-là, à laquelle Donald se débrouilla pour obtenir sa participation – toutes les places étaient réservées, mais James connaissait les organisateurs –, était consacrée à la guerre d'Espagne. En ce qui concernait James, elle aurait pu porter tout aussi bien sur la condition des mineurs d'étain d'Amérique du Sud (une conférence ultérieure). Il était ébloui par cette profusion de nouvelles idées,

de nouveaux visages, de nouveaux amis. Il dormait dans le dortoir d'une faculté qui hébergeait les universités et les séminaires d'été, et prenait ses repas au réfectoire avec des jeunes gens, garçons et filles, venus des quatre coins du pays, dans une joyeuse atmosphère où les arguments revêtaient toutes les nuances imaginables de la pensée de gauche. Définir sa position exacte sur toute chose, de l'Espagne au végétarisme, était un devoir de chacun envers soi-même. Le week-end suivant était consacré aux pacifistes, et Donald devait y prendre la parole en tant que contradicteur. Car Donald était communiste. « Mais je ne suis pas militant, je suis avec eux en esprit. » Il pensait qu'il relevait de sa responsabilité de combattre les opinions erronées en tout lieu. Son devoir c'était la politique, mais son plaisir, c'était la littérature, et en particulier la poésie. James participa donc à un week-end sur « La poésie comme arme de la lutte », à un autre sur « La poésie moderne », puis à un troisième sur « Les poètes romantiques, précurseurs de la révolution ! » Il écouta Stephen Spender¹ s'exprimer à Londres et lire ses poèmes à Cheltenham. C'est ainsi que s'écoula l'été. « Le parti communiste pour la liberté ! », « La littérature américaine », ce qui voulait dire Dos Passos, Steinbeck, Lillian Hellman, et aussi *Waiting for Lefty*² et *Studs*

1. Communiste, éditeur et poète (1909-1995), dont quelques œuvres ont paru en français : *Autobiographie* (1993), *L'Idiot et la Princesse* (1997), *Littérature engagée* (1998) et *Le Temple* (2001). (N.d.T.)

2. Titre qu'on pourrait traduire par « En attendant Gaucho », première pièce de Clifford Odets (1936-1963). (N.d.T.)

*Lonigan*¹. « Où va l'Empire britannique ? », « Le droit de l'Inde à l'indépendance ». Et cela ne se limitait pas aux week-ends. Après sa journée à son école de commerce, il rejoignait toujours Donald quelque part dans la soirée, à une conférence ou à un débat, ou encore au sein d'un groupe de travail. Il passait chez lui changer de vêtements, prendre un bain et dire à sa mère où il était allé. Elle l'écoutait avec intérêt, et ses questions étaient sans fin. Un an plus tôt, il aurait été exaspéré et l'aurait fuie, mais il commençait à prendre conscience de la misère de sa vie affective et apprenait la patience. Son père écoutait – c'est du moins ce que James supposait –, mais sans émettre d'autre commentaire qu'un grognement ou un reniflement pour manifester son désaccord.

James semblait ne rencontrer que des personnalités flamboyantes, qui lui donnaient l'impression d'être lui-même terne et timide ; quant aux filles, elles étaient différentes de toutes celles qu'il avait connues, volubiles, prodigues de leurs opinions souvent effrayantes, et aussi de leurs baisers : au début, il fut surpris qu'elles ne prennent pas ombrage de ses avances et même le taquinaient pour ses hésitations. Coulantes pour les baisers, mais avares pour tout le reste, ce qui le rassurait, car il ne croyait certainement pas à l'amour libre, sujet d'un de leurs débats. Non seulement il vivait dans un rêve de camaraderie et d'amitiés faciles, mais surtout il se voyait sous des

1. Héros éponyme d'une trilogie de James T. Farrell (1904-1979) inédite en français : *Young Lonigan* (1932), *The Young Manhood of Studs* (1934) et *Judgment Day* (1935). (N.d.T.)

jours qui le surprenaient, le choquaient ou lui faisaient honte. Des remarques fortuites, entendues malgré lui, une ou deux phrases tirées d'une conférence sur « L'Europe face à la menace fasciste » ou « Les conditions de travail des mineurs », lui laissaient les oreilles bourdonnant de ce qu'elles avaient capté, tant elles semblaient sensibilisées aux mots qui auraient pu lui être personnellement destinés.

Lors d'un week-end pacifiste, il vit son enfance en perspective aussi nettement que dans une bande dessinée.

— Les soldats de la Grande Guerre, ou bien ils ne peuvent pas s'arrêter d'en parler, ils en sont obsédés...

— Comme papa, coupa quelqu'un dans l'auditoire.

— ... ou bien ils n'en disent pas un mot.

— Comme mon père, commenta un autre.

Le père de James, un rescapé des tranchées, blessé à la bataille de la Somme, était de ceux qui n'ouvraient jamais la bouche. Pas plus sur la guerre que sur grand-chose d'autre. Imposant, un roc, avec des épaules et des mains manifestement trop puissantes pour son travail actuel – employé de bureau d'une société de construction mécanique –, il pouvait rester silencieux du début du repas à la fin. Presque tous les soirs, il allait au pub retrouver ses copains. James les avait souvent vus, tous des anciens combattants assis en groupe autour du feu, avarés de leurs paroles. James avait grandi dans le silence. Sa mère pouvait ne pas dire un mot non plus si son père donnait l'exemple. Mais, un jour qu'il était rentré à la maison pour le week-end par tendresse pour eux,

il l'avait découverte animée, cramoisie, à une réunion qui suivait la fête de l'été, avec à la main un verre de sherry que le vétérinaire du coin, Mr. Butler, remplissait généreusement et... Flirtait-elle ? Flirtait-elle *vraiment* avec lui ? Sûrement pas. C'était juste que James ne l'avait jamais vraiment vue comme une femme capable de rire et de bavarder comme une pie.

— Je suis un peu pompette, confia-t-elle sur le chemin de la maison, ayant déjà perdu l'éclat que lui avait donné le plaisir d'être en société.

Il se rappelait avoir eu parfois secrètement honte, au cours de son enfance, de la gaieté qu'affichait sa mère en société ; elle se montrait alors si différente de celle qu'elle était à la maison. Mais, à présent, il se disait : « Mon Dieu, être mariée avec mon père, être mariée à un homme qui ne vous parle jamais à moins que vous ne lui posiez directement une question ! Et encore ! Et puis elle n'est pas comme lui, elle aime s'amuser, elle... » Mais c'était sa mère, et un violent élan de pitié coupa court à des pensées inconvenantes au sujet d'une mère. Ce qu'elle avait dû souffrir pendant toutes ces années ! Ce qu'il avait d'ailleurs souffert, lui, l'enfant silencieux d'un homme qui avait connu de telles horreurs au fond des tranchées qu'il ne pouvait plus être lui-même qu'en compagnie d'anciens combattants de cette vieille guerre !

Cette vision désagréable de lui-même et de sa famille n'était qu'un début. Il apprit à la conférence « Structure des classes anglaises » que Donald appartenait à un niveau plus élevé que lui de la classe

moyenne. Que faisait-il dans la même école que Donald, alors ? Il avait obtenu une bourse, voilà l'explication, même s'il n'y avait pas beaucoup réfléchi à l'époque. Sa mère s'était débrouillée pour organiser sa scolarité, écrivant des lettres et puis faisant jouer ses relations, toujours sur son trente et un. Il savait aujourd'hui que sa mère incarnait le bon goût, avec sa petite robe noire et son rang de perles fines, là où d'autres femmes portaient des motifs floraux voyants et trop de bijoux. Elle en avait imposé – oui, mais à qui ? – avec sa ténacité à vouloir que son fils fréquentât une bonne école. Sa mère était supérieure à son père, il s'en rendait compte maintenant. Il était resté dans une sorte de rêve, d'hébéture concernant tout cela, jusqu'à ce que Donald le réveille.

Un week-end, il alla chez Donald et découvrit une grande maison bourrée de parents et d'amis. Deux frères plus âgés, deux sœurs plus jeunes : toute une bande bruyante, qui aimait s'amuser. La mère et le père se disputaient sur tout – chez lui, on aurait dit qu'ils se bagarraient. Le père était membre du parti travailliste, la mère pacifiste ; les enfants, eux, se disaient communistes. Des repas interminables et tumultueux. James songea aux plats frugaux et convenables préparés par sa mère, avec le rôti dominical comme point culminant de la semaine, mais c'était une petite pièce de viande, car on ne devait pas gaspiller l'argent. Chez Donald, un énorme jambon était toujours prêt sur la desserte, flanqué d'un cake aux fruits et de pain, d'un morceau de fromage et d'une motte de beurre bien jaune. Le soir, ils jouaient à des jeux de société. Les deux filles avaient

des petits amis et étaient l'objet de taquineries – pas toujours très gentilles, pensait James, mais ses idées évoluaient et il se demandait si c'était bien d'être choqué. Il l'était trop souvent, non ?

— C'est bon de t'avoir à la maison, fiston, dit son père, le week-end où James vint partager le rôti dominical (deux pommes de terre par personne plus une cuillerée de petits pois).

Cette déclaration surprit tellement la mère comme le fils qu'ils échangèrent un regard. Qu'est-ce qu'il lui prenait donc, au vieux ? (Son père n'avait pas encore cinquante ans.)

— Alors, tu te lances dans la politique, hein ?

— Enfin, j'écoute surtout les autres.

Le gros homme, le visage large et rougeaud, la moustache en brosse (rafraîchie tous les jours), les cheveux gris courts (coupés une fois par semaine par sa femme) et soigneusement séparés par une raie, les grands yeux bleus à l'expression habituellement distraite, comme si leur propriétaire se concentrait pour maintenir ses pensées en ordre, fixa alors son regard sur son fils certainement pour le jauger, le juger.

— La politique est un jeu de dupes. Tu l'apprendras à tes dépens.

Et il se remit en devoir de charger sa fourchette de rosbif.

— James cherche seulement sa voie, chéri, dit Mrs Reid, conciliante comme toujours.

Sûrement trop conciliante, ce que justifiait sa peur secrète de voir son mari exploser un beau jour et détruire leur vie, et elle aussi par la même occasion.

— C'est ce que j'ai dit, non ? répliqua Mr. Reid, présentant tour à tour à sa femme et à James un visage ulcéré, le menton en avant, comme s'il s'attendait à recevoir un coup de poing. Tous des escrocs, des voleurs et des menteurs !

C'était là un cri de fureur étranglé, d'une voix que le fils ne se souvenait pas avoir jamais entendue. Sa mère y avait-elle déjà eu droit ? Il la vit baisser les yeux, jouer avec une miette sur la nappe, puis la pétrir du bout des doigts.

« Ça été comme ça pendant toute mon enfance, songea James, et je n'ai jamais rien remarqué. » Et maintenant, autant que sa fascination pour ce meilleur des mondes de la politique et de la littérature, c'était la peine qu'il ressentait pour ses parents qui le tenait hors de la maison.

Donald lui prêtait des livres qu'il dévorait, comme si la littérature était de la nourriture, et qu'il fût affamé. Les livres s'empilaient sur le guéridon de l'entrée. Il en montait un dans sa chambre pour le lire, puis le remettait à sa place et en choisissait un autre. Un jour, il vit sa mère s'arrêter devant eux, puis en ouvrir un. Spender.

— « Je pense sans fin à ceux qui ont été vraiment grands¹ », cita-t-il, partageant avec elle quelque chose des richesses qu'il avait découvertes.

Et lui pensa que c'était la première fois qu'il l'avait laissée accéder à son monde intérieur. Elle inclina la tête en souriant.

1. « *I think continually of those who were truly great* », poème de Stephen Spender. (N.d.T.)

— J'aime bien, dit-elle.

Il y avait bien des livres sur un rayonnage à la maison, mais James ne se souvenait pas l'avoir vue les lire. C'étaient essentiellement des ouvrages de guerre, ce qui expliquait que lui-même n'y avait pas touché. Ils appartenaient à son père et semblaient dire comme ce dernier : « Pas touche ! »

Et maintenant sa mère enchaînait :

— « Je vis une foule de jonquilles dorées... batant des ailes et dansant dans la brise¹. » J'ai appris ça à l'école.

Il répondit, baissant la voix – son père se trouvait dans la pièce voisine :

— « Il semblait que j'avais réchappé de la bataille². »

Après un regard par-dessus son épaule, elle chuchota :

— Non, non, arrête, il ne voudrait pas...

Et, vite, elle s'écarta.

Quand son père fut parti pour le pub, et sa mère montée à l'étage, James s'agenouilla devant le rayonnage et en sortit les livres un par un. *À l'Ouest rien de nouveau. Le Don paisible. La bataille de la Somme. Passchendaele. Adieu à tout ça*³. *Souvenirs*

1. « Jonquilles », traduction de Catherine Réault-Crosnier du poème 530 de William Wordsworth (*The Complete Poetical Works*). (N.d.T.)

2. « *Strange Meeting* » (« Étrange rencontre »), poème de Wilfred Owen, héros de la Grande Guerre. (N.d.T.)

3. *Goodbye to All That*, souvenirs de la Première Guerre mondiale de Robert Graves (1929), livre inédit en français. (N.d.T.)

d'un ancien combattant. S'ils devaient mourir, s'ils devaient nous le demander... Trois étagères pleines.

Au printemps 1939, James fut mobilisé avec les jeunes gens ayant entre vingt et vingt et un ans.

— C'est bien, dit son père. Voilà à quoi servent les jeunes hommes !

Et il se leva avec emphase pour aller au pub.

Donald aussi avait été mobilisé, et quand James lui rendit visite, il trouva que cette maison, déjà bruyante, résonnait encore plus de discussions que d'habitude. Les deux frères cadets attendaient leur tour. Les filles, elles, étaient en larmes parce que leurs petits amis étaient de la même classe d'âge que Donald et James.

— Il ne peut pas y avoir la guerre, ce serait trop affreux, répétaient la mère pacifiste et l'une des filles.

— Nous devons arrêter Hitler, disaient le père, les fils et la deuxième fille.

C'étaient là les points de vue qu'on entendait échanger partout, à la T.S.F., dans la presse.

— Avec les armes qui existent aujourd'hui, personne ne serait assez stupide pour partir en guerre.

Les deux jeunes hommes, qui étaient en fait sur le point de rejoindre l'armée, se confondirent en sourires et allèrent ensemble à un débat organisé dans la ville voisine : « Est-il trop tard pour la paix ? » Donald, qui était dans le public, soutint passionnément que Hitler devait être stoppé immédiatement, sinon on serait tous réduits en esclavage. Une femme de l'assistance se leva pour raconter que son fiancé

et ses deux frères s'étaient fait tuer à la dernière guerre et que, si les jeunes gens présents savaient ce qu'était la guerre, ils seraient pacifistes comme elle. Un homme de sa génération, c'est-à-dire qu'il devait être lycéen pendant la guerre, lui demanda d'un ton sarcastique si elle croyait que son fiancé et ses frères auraient aimé l'idée de vivre en esclaves sous Hitler, et elle lui cria : « Oui, oui. Mieux vaut être vivant que mort ! » Une vieille dame dit encore qu'il était temps de se souvenir des plumes blanches auxquelles les lâches avaient eu droit pendant la dernière guerre, que c'était là son sentiment. Les discussions devinrent si âpres et si bruyantes que la tribune dut rappeler le public à l'ordre, puis demander aux appariteurs d'expulser un jeune homme qui braillait que la dame aux plumes blanches devait être abattue, qu'elle le dégoûtait.

— C'est leur façon de te dire qu'ils vont te dresser. Ils vont faire de toi un homme. Deviens officier. Ce sera moins dur pour toi. Avec ton instruction, tu as l'étoffe d'un officier, avait expliqué le père de James à son fils.

James et Donald se rendirent ensemble au centre de recrutement de Reading. James, qui avait couru dans les stades, joué au cricket et au football pour le collège, s'attendait à s'entendre dire qu'il était à cent pour cent bon pour le service. Il l'était, à condition de surveiller une ancienne blessure de foot, une déchirure du ligament du genou, dont seule une fine cicatrice blanche était encore visible. Donald se vit reprocher son poids, mais l'armée se chargerait d'y remédier. Ils restèrent toute la journée dans une

grande salle, au milieu d'une foule de jeunes hommes en nage et malodorants, dont beaucoup n'avaient pas de salle de bains chez eux. Tous avaient le même âge ; Donald dit pour plaisanter qu'ils étaient prêts pour l'abattoir, comme les veaux ou les agneaux. La situation semblait l'amuser. Le même âge, mais pas du tout la même morphologie. Beaucoup étaient maigres, et la plupart de petite taille. Donald et James étaient plus grands et plus massifs. Leur application à ausculter la réalité de la vie britannique leur avait appris que les classes laborieuses vivaient de toasts de margarine saupoudrée de sucre ou de toasts de graisse, accompagnés de tasses d'un thé très fort, très sucré. « Le sucre nourrit. » Le résultat était là : ces hommes pâles et trop maigres. Certains furent exemptés pour rachitisme, un grand nombre d'entre eux envoyés chez le dentiste pour des caries.

Ils eurent bien le projet de faire un dernier séjour dans la famille de Donald, mais l'appel aux armes arriva avant. La guerre couvrait alors qu'on parlait encore pacifisme, elle enflammait les débats et le contenu des actualités, bouillonnait dans les veines et les esprits. Et elle arracha James et Donald à la vie normale pour les envoyer dans un camp d'instruction.

James étala son uniforme sur son lit et en ajusta les pièces devant lui. Sa chambre, habituellement tranquille, discrète, était jonchée d'emblèmes martiaux kaki.

James était un jeune homme grand et mince, vif, rapide, tout élégance et nervosité. Il avait le nez fin, une belle bouche, large, en arc, trop souvent pincée par

la tension de la détermination. Ses yeux étaient grands, d'un bleu lumineux, et ses cheveux châtain clair et brillants. Il avait les sourcils délicats et luisants, l'allure soignée d'un animal en bonne santé. Mais après avoir enfin revêtu l'uniforme, il devint terne et emprunté. Il se regarda dans la grande glace du palier et songea que la fille de l'université d'été socialiste pour la justice qui lui avait dit : « Mais tu es beau, tu ressembles à une star de cinéma » ne lui tiendrait plus le même langage désormais. Il descendit, vit sa mère assise sous la lampe avec un magazine, la radio vibrant de musique dansante. Elle leva les yeux ; sa main vola à sa bouche, et elle s'écria dans un hoquet :

— Oh, non ! (Puis elle se leva, confuse, et reprit :) Chéri, tu es magnifique. J'ai été surprise, c'est tout.

Elle voulut étreindre ce soldat, mais l'épaisseur de l'étoffe dans laquelle il était engoncé absorba son geste, l'abolit.

Il avait le cou déjà irrité, et ses brodequins étaient trop larges. C'étaient des boulets qu'il avait aux pieds. Elle proposa d'essayer de les ramollir ; elle les réchauffa à la vapeur de la bouilloire et les frotta de graisse, pendant qu'il restait debout en chaussettes, ses longs pieds recroquevillés l'un vers l'autre comme des créatures tentant d'échapper à leur sort. Elle réchauffa et frotta pendant une heure au moins. Il remit ses brodequins et assura à sa mère qu'il se sentait mieux dedans. Il avait les pieds étroits, c'était ça le problème.

Le lendemain, il endossait l'uniforme « jusqu'à la fin de la guerre », plaisantant sur cette nouvelle expression qui donnait à son utilisateur un sentiment de force d'âme et de courage pudique.

— Mais il n’y aura peut-être pas de guerre, suggéra sa mère.

— Oui, peut-être les choses tourneront-elles court.

Son père lui dit au revoir, lui aboyant au visage qu’il ne devait pas les croire s’ils promettaient que tout serait fini à Noël.

— Ils sont imbus de leur propre idiotie.

Qui, « ils » ? Le ministère de la Guerre ? Le gouvernement ? Ses yeux étaient comme égarés par les affres de la guerre précédente.

— Au revoir, papa, répondit James gentiment.

Il se dirigea vers la grille du jardin et, en se retournant, vit ses parents debout côte à côte, le bras de sa mère passé sous celui du vieux militaire, qu’elle tapotait. « Une vraie carte postale », pensa-t-il, refusant avec défi de verser dans le pathétique. « Parti à la guerre. » Il se disait, comme il se l’était déjà répété assez souvent au cours de cette année d’effervescence et de découvertes, qu’il aurait mieux valu que son père ne fût pas revenu des tranchées. Enfin, n’était-ce pas vrai ? Quelle misère avait été son existence !... N’auraient-ce pas été ses propres mots ? Mais, au moins, sa mère avait eu un mari, ce qui était plus que ne pouvaient dire de nombreuses femmes. Personne ne peut s’imaginer ne pas être né. Si son père était mort pendant la dernière guerre, alors James ne serait pas en train de suivre ce trottoir dans ces brodequins qui le faisaient souffrir. Son sens de la dérision lui soufflait ce commentaire : « Chair à canon pour la prochaine guerre. » Amusant, le nombre d’expressions éculées qu’il avait employées toute sa vie sans réfléchir !

Il retrouva Donald à la gare. Ils voyagèrent ensemble dans une voiture bondée de jeunes hommes vêtus de leurs uniformes neufs, puis montèrent dans deux autocars, les militaires avec les civils, dont les visages leur montraient bien qu'ils formaient désormais une catégorie à part. Effrayés, ces visages ? Dégoûtés ? Empreints de pitié ? Circonspects, en tout cas. Certains yeux rappelaient à James ceux de son père. Vingt ans : certains de ces gens avaient vécu la dernière guerre. Enfin, ils arrivèrent aux grilles d'un camp, où deux caporaux les attendaient et leur firent signe d'avancer. Les jeunes gens entrèrent seuls ou par deux, s'égrenant les uns après les autres vers un grand baraquement, où ils donnèrent leurs noms, ainsi que leurs récents matricules, avant d'être répartis dans des rangées de préfabriqués Nissen, disposés aussi régulièrement que les cases d'un échiquier. À une intersection des allées, Donald dut prendre une direction et lui une autre. C'était un coup dur pour James, mais pas autant, il le savait, pour Donald, qui s'éloigna avec une bande de jeunes gens qu'il voyait pour la première fois, comme s'ils étaient tous de vieux amis. C'était l'alphabet qui les séparait, semblait-il.

— R et E, jamais les deux ne se rencontreront¹, tenta de blaguer James.

1. Référence au 1^{er} vers d'un poème de Rudyard Kipling, « *The Ballad of the East and West* » : « *Oh, East is East, and West is West, and never twain will meet...* » (« Ballade de l'Est et de l'Ouest » : « Oh, l'Est est l'Est, et l'Ouest l'Ouest, et jamais les deux ne se rencontreront... »). (*N.d.T.*)

Il se dirigea donc seul vers un baraquement d'une capacité de vingt hommes. Dix lits d'un côté, dix de l'autre, avec une espèce de box ou de cagibi pour le caporal-chef chargé de les encadrer. Comme à l'école. Les jeunes gens bougeaient en tous sens, traînaient, sans cesser de regarder autour d'eux, tels des animaux dans un nouvel environnement qui ne savent pas encore d'où peut venir le danger. Le caporal-chef Jones leur donna le temps de s'installer, avec seulement des consignes anodines sur le fournement et le bon entretien de leurs lits de camp, quand un sergent arriva et se comporta exactement comme prévu, braillant des ordres qu'il eût pu tout aussi bien leur donner d'une voix normale. Ensuite, dîner dans un immense hangar, trop grand pour mériter le nom de baraquement. Premier service, deux ou trois cents gars, une nourriture peu ragoûtante, ou trop abondante pour des estomacs serrés. Les assiettes restèrent quasi intactes ; un sergent, planté les poings sur les hanches, vociféra qu'il veillerait personnellement à ce que sous peu ils aient faim au point de ne pas laisser une miette dans leurs assiettes.

Dans le baraquement, où leur paquetage et leurs vêtements étaient éparpillés à la ronde, vingt jeunes hommes tentaient de lutter contre le désarroi d'être en terrain inconnu, tandis que le caporal-chef les menaçait de l'apparition imminente du sergent.

Les jeunes gens se plaignaient de ne pas être habitués à se coucher si tôt, quand le sergent arriva enfin pour dire qu'il voulait bien fermer les yeux sur leurs manquements à la discipline de ce soir-là, mais que

dorénavant, s'il voyait pareil spectacle, leur compte serait bon. C'était là son premier message ; le second, c'était qu'ils ne devaient même pas songer à demander des somnifères s'ils dormaient mal, parce qu'il serait trop heureux de s'assurer à l'avenir qu'ils soient si fatigués qu'ils dormiraient à peine leur tête posée sur l'oreiller.

Tout se passait comme prévu, car les trois quarts de ces jeunes hommes avaient des pères ou des parents qui avaient fait la dernière guerre et les avaient informés des méthodes de l'armée. « Ils aboient plus qu'ils ne mordent », avaient entendu répéter la plupart d'entre eux.

Le caporal-chef se retira alors dans sa niche et les hommes parlèrent à voix basse, pestant contre la dureté des matelas et des oreillers. James savait bien que, tant pis pour l'école de la vie, l'école tout court se révélait une bénédiction ! Un jeune, le deuxième classe Jenkins, disait que n'importe quoi serait une partie de plaisir après l'internat : c'est ainsi que James repéra le deuxième pensionnaire de ce baraquement qui montrerait peut-être l'étoffe d'un officier. Ils se jaugèrent réciproquement à l'aide de quelques remarques plaisantes, et le silence qui suivit apprit à James que cette scène aurait sa place dans une conférence sur les structures de classe. La majorité de ces jeunes gens n'avaient jamais ne serait-ce que rêvé des charmes de l'internat.

— C'est une bonne planque pour ceux qui ont de la veine ! résuma, sans hostilité cependant, Paul

Bryant, le jeune qui occupait le lit voisin de celui de James.

En fin de compte, James et le deuxième classe Jenkins n'avaient pas grand-chose en commun, alors que Paul, dont le père livrait du charbon dans les caves de Sheffield, devint son ami.

Le lendemain, les hommes de ce baraquement et de quatre autres, cent au total, se retrouvèrent dans un bâtiment, une ancienne salle des fêtes de village, et prirent des cours sur leur fourniment et le soin qu'ils devaient en prendre. Par les fenêtres, ils apercevaient toute l'étendue du camp, dont l'austère régularité donnait pourtant une impression d'inachevé, de provisoire. Il pleuvait si fort, des cordes, que l'eau scintillante rejaillissait en une mousse blanche jusqu'aux genoux des soldats d'une section qui traversait au pas, en route vers quelque part. Les cours se succédèrent toute la journée et, lorsqu'il avoua que ses brodequins le blessaient, se cuirassant à l'avance contre les coups de gueule méprisants du sergent, James était prêt à s'entendre dire qu'il avait intérêt à se procurer les putains de bons brodequins cette fois-ci, parce que son supérieur n'allait pas écouter des putains d'excuses sur le mal aux pieds le lendemain, quand les manœuvres devaient commencer.

Le caporal chargé du fourniment se mit en quatre pour lui, allant chercher sur les étagères des brodequins, toujours plus de brodequins.

— Mieux vaut être bien chaussé, sinon rien ne va plus, dit-il.